



Maisons sur la Grand-Place

Siège traditionnel du marché hebdomadaire, la **Grand-Place** conserve cette fonction depuis le 14^{ème} siècle, quand il se partageait entre les draperies et les têtes de bétail. Au carrefour se dressait autrefois le beffroi de la halle commerçante, qui abritait le magistrat à l'étage et la prison – basse geôle – dans les caves. La cloche de la tour, ou *bageole*, servait à avertir la population du danger ou des nouvelles importantes. Dans le haut de la place, la maison communale a occupé pendant près d'un siècle (1899-1972) l'hôtel d'Arenberg. Déménagée dans de nouveaux locaux voisins, elle a, depuis, laissé la place au centre culturel de l'entité.

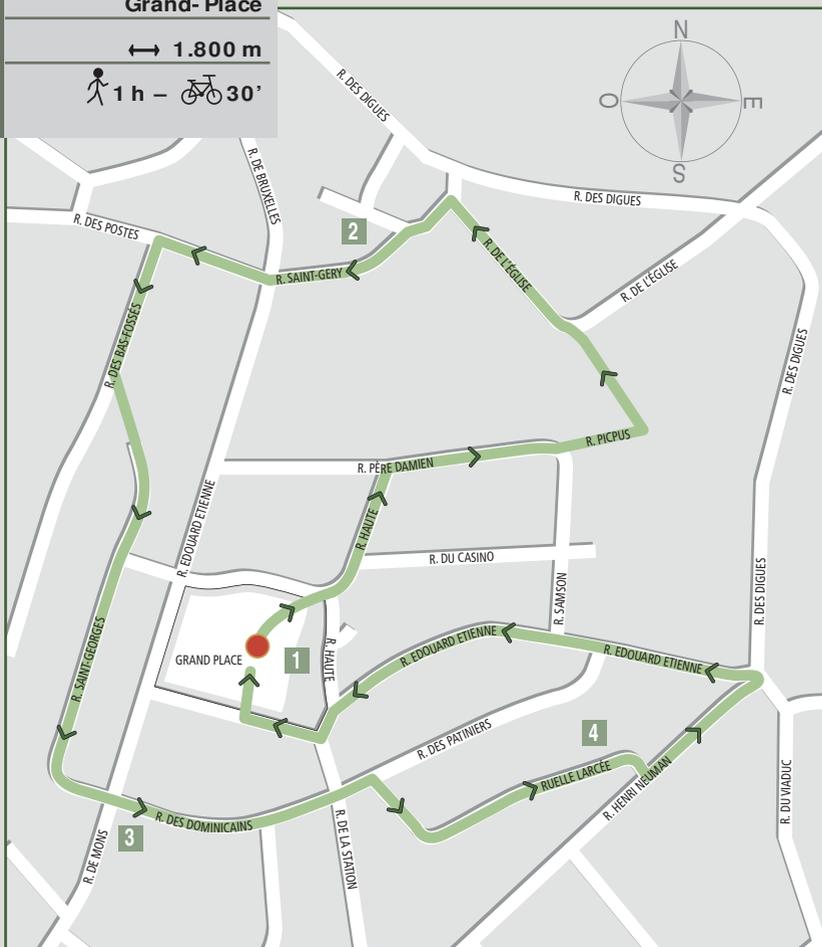
SUR LE TRACÉ DES REM PARTS DE BRAINE-LE-COMTE



Grand-Place

↔ 1.800 m

1 h – 30'



L'HOTEL D'ARENBERG 1

Construit à la charnière des 16^{ème} et 17^{ème} siècles par un riche bourgeois, seigneur de Recq, Michel Le Waitte, l'hôtel avait été acquis par le duc Philippe François d'Arenberg le 9 juillet 1718. Toutefois, la veuve de l'ancien propriétaire, Nicolas Huet, avait obtenu l'autorisation d'occuper son appartement du rez-de-chaussée jusqu'à sa mort. Le rez a aussi abrité la salle des poids et balance, où les marchands acquittaient les impôts sur les marchandises, et le *café Au duc d'Arenberg*, rebaptisé *café de la Régence*. Le duc a ensuite loué l'étage au magistrat de la ville, dépouillé de ses salles d'audience et d'archives depuis la démolition de la halle (1720). Pour l'approprier à sa nouvelle fonction d'hôtel de ville (1899), la commune entreprit une vaste campagne de restauration intérieure dans le style éclectique en vogue à l'époque. Les lucarnes et le clocheton, qui abrite la fameuse *bageole*, datent aussi de cette campagne. L'architecte Jules Charbonnelle ne se laissa pas décourager lorsqu'il dut reprendre l'ouvrage à zéro au lendemain de la Première Guerre mondiale pour effacer les traces d'un grave incendie survenu au début des hostilités.

Entièrement revêtu de pierre bleue d'Ecaussinnes, l'hôtel arbore fièrement son style bâtard, entre tradition moyenâgeuse et renaissance. L'asymétrie de l'édifice et les variations dans le dessin de la façade laissent penser qu'il a été construit en deux phases par Michel Le Waitte. A gauche de la porte cochère, l'aile ancienne est plus resserrée et présente des pilastres cannelés à chapiteau entre les fenêtres à croisée du premier étage, surmontées d'un linteau à frise. L'étage est recouvert, sur toute la largeur, d'un entablement à frontons triangulaires dont le dessin n'est pas uniforme. A droite de la porte, un haut-relief représente le donjon, symbole de la ville. Grâce à sa forte inclinaison, la haute bâtière d'ardoises a été percée de deux rangées de lucarnes à croupe qui l'animent. La cloche du petit campanile à bulbe – la *bageole* – provient de l'ancienne prison de la ville.



Grâce à sa forte inclinaison, la haute bâtière d'ardoises a été percée de deux rangées de lucarnes à croupe qui l'animent. La cloche du petit campanile à bulbe – la *bageole* – provient de l'ancienne prison de la ville.





Kiosque à musique

Perdu sur la vaste esplanade dédiée au parcage des véhicules, le **kiosque à musique** (1885) présente une structure en fonte octogonale sur un soubassement de moellons et de pierre. Il évoque une époque pas si lointaine où la place était animée par les harmonies et les fanfares ;

← Dans le coin gauche de la place, contournez le pavillon de l'office du tourisme et empruntez l'escalier qui aboutit à la rue de la Grange aux Dîmes ;

→ La rue Haute forme un coude à gauche et aboutit à la rue Père Damien ;

→ La rue **Père Damien** – ancienne rue Basse – porte le nom du plus célèbre des pensionnaires de l'école moyenne de Braine-le-Comte. Le prêtre missionnaire Joseph de Veuster (1840-1889) séjourna deux brèves années dans les bâtiments à l'angle de la rue Samson pour y améliorer son français. Après les vestiges de l'ancienne maison des Orphelins



Rue Père Damien, 6-8

(1590), la rue présente un échantillon, harmonieux malgré les altérations, des styles Louis XVI (fin 18^{ème} siècle) et néo-classique (19^{ème} siècle). A la différence de ce dernier, plus sobre, le premier propose une décoration plus soignée de la façade (n° 6-8) avec porte à imposte, chambranles moulurés, panneaux à cartouche, ailerons, etc. ;

↑ A hauteur de la rue Samson, empruntez la ruelle Picpus qui longe l'ancienne **maison Samson**

Rue Père Damien, 16



(15^{ème} siècle). Successivement résidence des échevins et d'un industriel, abri des frères picpus expulsés de France et des personnes déplacées pendant la Grande Guerre, elle sert aujourd'hui de maison de repos. De l'autre côté de la ruelle se trouvait l'**hôpital Saint-Nicolas**, partie intégrante du béguinage de Braine-le-Comte, fondé vers 1250. L'ensemble – bâtiments conventuels, église, hôpital, brasserie et jardin – fut ensuite géré par les sœurs grises avant d'être démantelé peu après la Révolution française ;

← Une partie de l'ancienne digue, aménagée entre le grand et le petit vivier suite aux inondations catastrophiques du 31 mai 1596, a servi d'assiette à la rue de l'Eglise. Elle reliait deux tours de l'enceinte médiévale. A droite, le grand vivier comblé a fait place aux maisons ouvrières des usines de Henri-Joseph Rey, patron filateur qui habita de 1776 à 1826 dans la maison Samson, et à une grande surface commerciale (1982). Les viviers servaient aussi de réserve d'eau au moulin banal de l'entité. L'infrastructure était complétée par le moulin Saint-Roch ;

← Le long de la rue de l'Eglise, l'église Saint-Géry (p. XXX) se laisse découvrir par son chevet. Le mur qui la précède est un vestige de l'ancienne place forte ;

↑ Au-delà de la rue Mayeur Etienne que vous traversez, la rue Saint-Géry conduisait autrefois aux remparts. A droite, l'imposant hôtel juché sur un pro-

montoire présente deux façades de style différent, témoins d'un remaniement contraint par l'élargissement de la chaussée. Le classicisme emprunté, très Louis XV, de la nouvelle façade à front de la rue Mayeur Etienne contraste avec le style tournaisien (p. XXX) de la façade principale en retrait, infiniment plus souple et pittoresque ;

← Les deux maisons à l'angle de la rue des Bas-Fossés occupent l'emplacement du double corps de garde de la porte de Bruxelles. Comme son nom le suggère, cette rue occupe le fossé des anciens remparts qui se trouvaient sur sa gauche. La Brainette, entièrement voûtée depuis la rue des Postes au 20^{ème} siècle, alimentait ce dernier. La rue sépare l'arrière des habitations de l'usine **Unifast-Daudé**, fabricant depuis 1828 de boutons-pression, œillets, et rivets à destination du secteur textile. La faillite de 2005 a débouché sur la reprise d'Unifast-Scovill Europe et des 36 personnes qui y travaillaient encore par son directeur commercial, Didier Caffray, associé à un partenaire français, Frank Lenvain ;

Rue de Bruxelles, 1





Eglise Saint-Géry, chapelles latérales

P L'ÉGLISE SAINT-GÉRY 2

La dédicace d'églises à saint Géry est courante en Belgique et dans le nord de la France. Il est vrai qu'il était évêque de Cambrai à la fin du 6^{ème} siècle. Evangéliste zélé, **saint Géry** (vers 550-626) est invoqué pour la libération des prisonniers et, par extension, des victimes du démon ou de personnes mal intentionnées, la guérison des lépreux et les maladies de la peau.

Dans son aspect actuel, l'église paroissiale Saint-Géry est le résultat d'une transformation et d'un agrandissement au 16^{ème} siècle d'un édifice romano-ogival beaucoup plus ancien, construit sur un promontoire, à l'intérieur de la forteresse du comte de Hainaut. On trouve d'ailleurs, dans le jardin de l'étude notariale toute proche, des vestiges du donjon sur lequel s'appuyaient les remparts. De la construction originelle, il reste les parties hautes de la nef, y compris la charpente en berceau, ainsi que des vestiges de murs et d'arcades en schiste local. L'église remaniée a acquis une belle homogénéité grâce à plusieurs campagnes de restauration pendant lesquelles les parements ont été renouvelés et les fausses voûtes intérieures, un temps à la mode (1727), supprimées.

Pour l'agrandir, les bâtisseurs ont démolì l'ancien clocher et désaffecté le cimetière qui entourait l'église pour en faire un square, bordé par le jardin du presbytère auquel on accède par un portail cintré. Ils ont ensuite accolé à l'ancien vaisseau un chœur surmonté d'une voûte à croisée d'ogives et terminé par un chevet pentagonal à contreforts, ajoutés les chapelles latérales à pignons en agrandissant la nef et construit une tour devant elle.

Avec sa silhouette de donjon carré, ses tourelles d'angle et sa courte toiture pyramidale à clocheton, le **clocher** en petit granit d'Ecaussinnes présente plus d'une analogie avec la collégiale Saint-Vincent de Soignies (p. XXX). Placé hors d'œuvre mais ouvert sur la nef par une profonde arcade en tiers-point, il est percé d'une porte axiale en plein cintre, surmonté d'un tympan plein sur un épais linteau sculpté du rachat des fautes par la Passion : le Christ, portant croix et étendard, terrasse le démon et tend la main à Adam et Eve. A son achèvement, en 1614, il était coiffé d'une



Chevet

flèche élancée, remplacée, suite à un incendie provoqué par la foudre (1677), par une courte toiture qui lui donne un air beaucoup plus trapu, malgré ses 40 mètres de hauteur. Il abrite un carillon de 47 cloches dont trois grosses baptisées : Maxellende, Prospérine et Dindin.

En entrant dans l'édifice, on est saisi par la chaleur d'une musique douce, la lumière diffuse des vitraux et l'odeur d'encaustique dégagée par l'entretien minutieux prodigué aux meubles par le sacristain. Voilà un intérieur qui a curieusement échappé à la modernisation de la liturgie dans la foulée du concile Vatican II.

Pour l'élargir au maximum, les murs de la **nef centrale** ont été largement percés par des arcs brisés reposant sur des colonnes à socles octogonaux. Comme la tour carrée, les chapelles transversales à pignons sont caractéristiques du gothique régional, aussi bien brabançon qu'hainuyer. La dernière, un peu plus spacieuse, fait office de faux transept.

Séparant le chœur de la nef, le **jubé en marbre** et pierre bleue (1592) est toujours en place. Le paradoxe veut qu'il ait été placé là par la communauté d'oratoriens chargée de répandre la Contre-Réforme. Cette séparation stricte entre le chœur et les fidèles avait pourtant été remise en cause par le concile de Trente. Ses trois arcades surbaissées reposent sur des colonnes à chapiteaux ioniques, surmontées, comme les clés, de statues en albâtre figurant les vertus et des anges ailés.

Les croisées d'ogives du **chœur** reposent sur des culs-de-lampe ornés où l'on reconnaît facilement les symboles ailés des quatre évangélistes, tirés de la vision d'Ézéchiël reprises dans l'Apocalypse : le lion de Marc qui commence son récit par la voix qui crie dans le désert ; le taureau, animal sacrificiel, pour Luc qui évoque le sacrifice offert par Zacharie au temple de Jérusalem ; l'aigle de Jean qui atteint les sommets de la doctrine chrétienne ; l'homme pour Matthieu qui entame son évangile par la généalogie de Jésus. Sur les vitraux de l'abside figurent les personnalités emblématiques de la localité : sainte Waudru et sa cousine sainte Aye, saint Géry mais aussi saint Christophe dont l'église se targue de posséder des reliques depuis le 14^{ème} siècle. Le saint patron des voyageurs et des pèlerins dispose de sa propre chapelle et, surtout, d'une impressionnante statue (15^{ème} siècle) en chêne massif polychrome de 5 mètres de haut : solidement appuyé sur son bâton de pèlerin, il tient sur ses épaules le Christ qui bénit de la main droite et tient le monde de la gauche. Si le **maître-autel** (1577) de style renaissance est couronné d'une tourelle eucharistique, c'est pour souligner, à l'adresse des fidèles qui en douteraient, l'importance de l'eucharistie et la présence réelle du Christ qu'elle célèbre. Le vaste retable en pierre est l'œuvre de Jean Mone, un sculpteur habile qui a également montré toute l'étendue de son talent à la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule à Bruxelles et à la basilique Saint-Martin de Halle.

Nef centrale



Chaire et jubé



Saint Christophe



↖ Le débouché de la rue Saint-Georges a été aménagé lors du démantèlement de l'enceinte fortifiée. Elle évoque sans doute l'épisode de la guerre contre les Brabançons (1424) où les soldats du duc de Gloucester (p. XXX) crurent aper-

cevoir saint Georges parmi les assaillants. A gauche, une tour ronde de l'ancienne enceinte est encore visible;

↑ Traversez la rue de Mons pour rejoindre la rue des Dominicains bordée par l'ancien couvent ;

ANCIEN COUVENT ET EGLISE DES DOMINICAINS 3

C'est en 1612 que les dominicains sollicitent l'autorisation de fonder une communauté à Braine-le-Comte dans le but d'y développer l'**enseignement secondaire** au bénéfice de la jeunesse. L'initiative n'est pas isolée. Fers de lance de la Contre-Réforme, les fondations dominicaines essaient dans le pays. On en compte près d'une vingtaine en l'espace d'un demi-siècle. Leur objectif ? Lutter contre l'hérésie par la formation de la jeunesse sans renoncer, pour autant, à leurs activités pastorales traditionnelles. En cela, ils sont fidèles aux méthodes du fondateur de l'ordre mendiant des frères prêcheurs, saint Dominique (1170-1221), qui voyait dans la parole et la prédication, reposant sur une solide formation, les meilleures armes pour lutter contre les arguments de l'hérésie cathare.

Soucieux de faciliter l'installation des nouveaux venus, le magistrat de la ville met à leur disposition une habitation à proximité de la porte des Lombards, un entrepôt voisin à convertir en église, une grange, une cour et un jardin. Pour rémunérer les maîtres d'école, il leur alloue même une rente annuelle de 150 florins, du gros bois et des fagots. Les premiers moines qui débarquent à Braine le 24 novembre 1612 viennent du couvent Saint-Paul de Valenciennes pour trois d'entre eux et de celui d'Arras pour le quatrième. Les recrues et les dons des notables affluent, la jeune communauté monastique se lance dans un ambitieux programme de construction, alors même que le petit vicariat est passé, en quelques années à peine, au statut de couvent (1622).



Aile de la rue de Mons

Appuyée sur les remparts, la **première aile du couvent** (1621-1624) abrite salle du chapitre et réfectoire au rez-de-chaussée, dortoir des moines à l'étage. Entamée presque simultanément, une **chapelle** (1627) sort de terre à l'angle de la Grand-Rue. Le frère Paul Collez semble en avoir été l'inspirateur. Faite pour impressionner, la façade principale, à mi-chemin entre renaissance et baroque, trahit les préoccupations de la Contre-Réforme. L'église est un *palais où Dieu habite*, auquel on fait l'offrande de la beauté du monde. Elle doit persuader, susciter la dévotion et la piété. Parfaitement symétrique, la décoration de la façade utilise le petit granit d'Ecaussinnes sur un fond de brique rouge : bossages, colonnes cannelées à entablement, pilastres, obélisques, corniches et volutes du pignon, les motifs s'allègent en prenant de la hauteur. Découpés en deux ordres de pilastres séparés par un fort entablement, les murs intérieurs sont percés de fenêtres simples en plein cintre habillées de colonnes et de tympans brisés.

Dix ans plus tard, le couvent s'étend, autour du cloître, dans le quadrilatère qui le sépare de la porte de ville tan-



Portail de la chapelle

dis que des jardins sont aménagés extra muros. Le long de la ruelle des Dominicains, la cour des élèves succède au cloître. Des dépendances, des ateliers et la réserve de bois la bordent. Le tout est construit dans un style plus sobre et plus fonctionnel, avec ses baies à croisée, recouvertes d'un linteau droit mais coiffées d'un arc de décharge surbaissé et bordées de chaînes en pierre.

A l'image du sort réservé à tous les monastères, l'annexion des Pays-Bas à la France révolutionnaire apporte un coup fatal à la mission d'éducation des dominicains brainois. Quelques semaines à peine après la promulgation de la loi du 1^{er} septembre 1796, ils sont expulsés et dispersés. Alors qu'il sert de remise à fourrage, de caserne de gendarmerie et de salle de spectacle, le couvent est acheté en vente publique par un négociant brainois, Pierre-Joseph Duray. Il semble avoir agi comme homme de paille des dominicains qui espéraient, la tempête passée, reprendre possession de leurs biens. La réouverture de la chapelle, suite au concordat de 1801, apporte une lueur d'espoir. En vain.

Sans perspective, le propriétaire cède le bien à l'administration des hospices civils qui le confie immédiatement aux **sœurs récol-lectines** (1812) pour le soin des malades. Elles s'en chargeront de manière exemplaire pendant tout le 19^{ème} siècle, malgré l'inconfort causé à la fois par l'occupation de bâtiments vétustes et les menaces de mutations urbaines qui se précisent.

Dès 1841, l'aménagement de la rue de la Station ampute le domaine de moitié. Quelques années plus tard, l'hospice financé par Henri Rey leur en enlève encore un quart. Préférant mettre un terme à une occupation précaire, elles se décident à construire un nouveau couvent le long de la rue de Mons mais continuent à gérer l'hospice. La ville de Braine profite de l'opportunité pour racheter l'ensemble à l'administration des hospices et vendre, pour le même prix, le long bâtiment de la rue de Mons à l'administration des Postes. Le tout fait alors l'objet d'une restauration soignée par le célèbre architecte Jules Brunfaut (1852-1942). Désertés depuis peu par le bureau de poste, les vénérables locaux sont aujourd'hui vides et mis en vente. Quant à l'ancienne chapelle, tour à tour espace culturel, salle des fêtes, cinéma et lieu d'exposition, ses fenêtres ont été obturées et l'intérieur est à l'état d'abandon.



Façade baroque de la chapelle



Ruelle Larcée

☛ Au-delà de la rue commerçante de la Station, qui relie depuis 1841 la gare au centre du bourg, la rue des Patiniers – fabricants de sabots – longeait les remparts;

→ Passez sous l'immeuble d'angle qui conduit à la **ruelle Larcée** 4, évocation probable du terrain d'entraînement au tir à l'arc qui s'y trouvait. Elle suit, à l'extérieur, les derniers vestiges des remparts, dont on devine l'assise des courtines et de trois tours. Parmi elles, la fameuse *tour à kis* (à chiens) abritait sans doute une meute de chiens entretenue par le comte de Hainaut. Les anciens fossés ont été comblés pour construire ou aménager des jardins. La ruelle débouche sur la rue Henri Neuman (1856-1916), bourgmestre libéral de Braine attaché au développement de l'enseignement laïc, dont les n° 51 à 63 (Emile François, 1903-1905) forment un ensemble, exceptionnel dans la région, de style art nouveau, limité toutefois au traitement des façades. Unité de style et variété de la décoration le caractérisent avec usage de brique polychrome, d'arabesques végétales en petit granit aux linteaux surbaissés des larges fenêtres, de ferronnerie aux portes et bal-



Rue Henri Neumann, maison art nouveau

cons. Plus traditionnel, l'intérieur s'étire en profondeur avec pièces de séjour le long d'un étroit couloir aboutissant à la cuisine latérale et chambres en enfilade à l'étage;

← Rejoignez l'extrémité de la rue Henri Neuman;

← La rue Edouard Etienne – ancienne rue du Pont – était bordée par la porte de Nivelles au débouché de la rue des Patiniers. En face, une grosse bâtisse a été construite sur les fondations de l'église du béguinage. Les maisons portant les n° 10, 19 et 24 (1753) datent de la fin du 18^{ème} siècle. Vous passez également devant la belle façade néo-renaissance flamande de la brasserie et malterie Deflandre (n° 28);

➤ Au-delà de la rue de la Station, vous débouchez sur la Grand-Place, derrière l'hôtel d'Arenberg.



Rue Edouard Detienne, 24



**DE BRAINE-LE-COMTE
A RONQUIERES PAR LE
BOIS DE LA HOUSIERE**



parking entre les
étangs Joseph Martel,
avenue du Marouset

↔ 20.000 m

5 h – 2 h

L'aménagement des étangs **1** artificiels de pêche et de canotage le long de la Brainette, sur le chemin du bois de la Houssière, remonte à 1963. En offrant cet espace de loisirs à ses administrés, le bourgmestre de l'époque, Joseph Martel, entendait aussi augmenter l'attractivité du bois.

← Traversez la digue et longez les étangs par le sentier des Prés à la Braine;

← Après le dernier étang, remontez vers la route;

→ Le sentier emprunte l'ancienne assiette, dissimulée sous les arbres, de la **ligne de tramway vicinal** qui reliait, au début du 20^{ème} siècle, Braine-le-Comte à Bois-Seigneur-Isaac pour rejoindre ensuite Nivelles et Bruxelles. Après la traversée du chemin des Dames, il poursuit sa route jusqu'à la lisière du bois de la Houssière;

← Passé le showroom de l'Univers du bois, rejoignez l'avenue de Marouset sur un chemin de gravier bordé par une maison au crépi jaune ocre;

← Longez l'avenue de Marouset sur quelques mètres vers Braine;

→ Dans le tournant formé par l'avenue de la Houssière, empruntez l'allée de la Dinzelle qui plonge dans la campagne. En face de l'allée arborée conduisant au château de la Houssière, la **ferme de Dim'Zelle** (n° 43) **2** présente une structure en ordre dispersé, dominée par le logis et la grange en long, de style traditionnel. Une tourelle d'escalier terminée par un pignon en épis s'appuie sur la façade arrière de l'habitation. Elle

n'est percée que de deux étroites fenêtres grossièrement taillées. Sur la cour, l'accès se fait par un petit peron emmuré d'une volée. Traces précieuses de la construction d'origine, les fenêtres de l'étage ont conservé leur croisée tandis que le pignon gauche possède encore ses gradins. L'extension basse qui prolonge le logis sur la droite est plus tardive, puisqu'elle date du 19^{ème} siècle;

↑ L'allée de la Dinzelle s'enfonce ensuite dans le bois de la Houssière;

LE BOIS DE LA HOUSSIERE



Sablonnière

Le bois de la Houssière est, comme la forêt de Soignes, les bois de Halle et de Lembeek, une relique de l'ancienne forêt dite charbonnière en raison de l'intense activité de transformation du bois en charbon qui y régnait pendant l'occupation romaine. Il s'agissait d'une forêt mélangée de chênes, de hêtres, accompagnés d'autres essences suivant les conditions locales. Elle ressemblait en réalité à une mosaïque de bois épais, de landes à bruyères qui se développaient sur les parties défrichées délaissées par l'homme, de taillis, de bois clairs de bouleaux et de marais.

Le bois de la Houssière occupe quelque 662 hectares sur une butte de cinq kilomètres de long entre les villages de Henripont, Ronquières et Virginal. La ligne de crête, qui culmine à 163 mètres d'altitude, partage les bassins versants de la Senne et de son affluent, la Sennette. Les vallons et ravins qui l'entailent, surtout sur les pentes raides situées en bordure du périmètre forestier, ont été formés soit par les sablières, soit par des ruisseaux nés de la percolation des eaux de pluie jusqu'aux argiles yprésiennes à travers l'épaisse couche de sable. A noter que la dernière sablière du bois de la Houssière a cessé d'être exploitée en 2002 seulement. De ses multiples cavités aux doux noms de *Tête du bois* (7,4 ha), du *Planois* (25 ha), du *Marouset* (44 ha), du *Clos du Vert Bois* (10 ha), de la *crête du Haut Bois* (3 ha), du *Long Jour* (26 ha), on exploitait du sable bruxellien jaune ocre pour la construction et du sable métallurgique gras rouge pour les moules de fonderie.

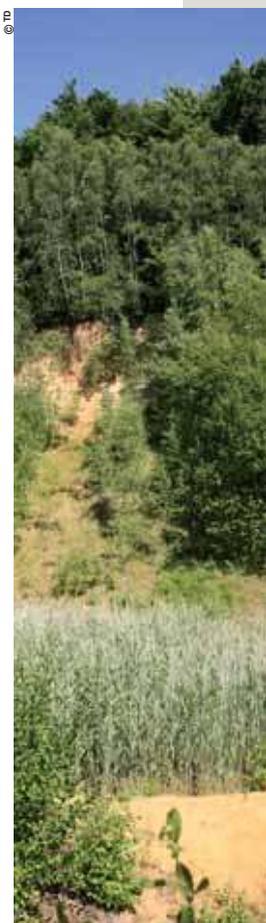
Principale forêt de moyenne Belgique, partagée aujourd'hui entre pouvoirs publics et propriétaires privés, le bois de la Houssière faisait autrefois partie du **domaine des comtes de Hainaut**. Les comtes y exploitaient le bois de chauffage et de construction et de petites sablières, s'y adonnaient à la chasse et rendaient la justice. Les droits d'usage concédés à la population sur la forêt dérogeaient au principe selon lequel l'exploitation forestière et la chasse appartiennent au seigneur. Pour indispensables qu'ils aient été à une époque où l'usage du bois restait vital, ils n'en sont pas moins en grande partie responsables de la dégradation et de l'aspect clairsemé de la forêt. Les droits d'usage prenaient diverses formes, des plus classiques comme l'affouage ou le pâturage aux plus anecdotiques comme l'usage aux balais.

Ce statut domanial, combiné à la présence de sable sous une couche fertile superficielle, explique que le bois ait survécu à toutes les vicissitudes. Personne n'a jamais été tenté de le défricher. Pourtant, le

duc d'Arenberg, dont la famille était propriétaire des lieux depuis le 17^{ème} siècle (p. XXX), avait commencé à le vendre à des particuliers avant la mise sous séquestre de ses biens par l'Etat belge en 1921. Le litige qui en est résulté n'a été tranché qu'après la Seconde Guerre mondiale, en faisant un distinguo subtil entre la propriété du sol, reconnue aux acheteurs, et celle des arbres, réservée à l'Etat, du moins pour ceux qui avaient été vendus avant 1918, mais assortie d'une obligation de les abattre avant 1992. L'aspect actuel du site se ressent de cette histoire rocambolique : de nombreuses parcelles boisées sont clôturées et inaccessibles au public, des trouées imputables aux coupes à blanc de l'Etat sont encore visibles. Protégé depuis 1940, le bois a échappé au lotissement et à la multiplication des décharges sauvages. Les pouvoirs publics régionaux et locaux se sont employés ensuite à racheter systématiquement des parcelles au point d'être aujourd'hui propriétaires du tiers de la superficie du bois.

Une **houssière** est une partie de forêt à forte intensité de houx. Avec le chêne, il dominait le bois jusqu'au 18^{ème} siècle. Sous l'impulsion du gouverneur général Charles de Lorraine, assisté de ses forestiers, on a entrepris de les remplacer systématiquement par des hêtres, plantés en ligne ou en quinconce, dont le rendement était réputé meilleur. Par endroits, on trouve encore des peuplements de chênes et de châtaigniers, souvent accompagnés de houx dans les petites clairières. Aux abords des sablières, recolonisées par la végétation, des plantes peu exigeantes se sont acclimatées comme le bouleau, le sorbier, les bruyères et genêts, le saule et le jonc. C'est notamment le cas de la réserve naturelle de la sablière du Frey. Au bas des pentes des vallons humides par contre, les aulnes, les frênes et les charmes dominent.

A la pointe sud du bois, à une altitude de 142,62 mètres, trône **le bonhomme de fer**, surnom tout à fait officiel d'une borne géodésique installée là vers 1890. Elle a contribué à l'époque, avec 85 autres points culminants, à établir la carte de Belgique par la méthode de la triangulation. Le pays avait été divisé en triangles dont les angles avaient été mesurés par la trigonométrie sphérique. Cette borne a aussi été choisie comme un des sept points astronomiques pour le calcul exact de la longitude et de la latitude, comme point de référence pour le calcul de l'altitude et de la valeur exacte de la force de la pesanteur. Pour ceux qui sont avides de précisions, sachez encore que la tête de la borne est amovible. Une fois enlevée, elle peut servir de support aux appareils de mesure.



Vestiges de sablonnière



Bois de la Houssière

ferme en long transformée en logements pour rejoindre le Servoir après le passage d'un tourniquet ;

↑ Au-delà du pont et d'un second tourniquet, un sentier passe à travers champs pour rejoindre Ronquières ;

← Au-delà du domaine de Mon Plaisir, qui réunit, dans un cadre agréable, plaine de jeux et bar-restaurant, reprenez la voie du tram jusqu'à ce qu'elle croise la drève du Chasseur ;

➤ Traversez-la et grimpez le sentier de Virginal. Celui-ci traverse la rue du Pire, la drève du Long Jour et longe ensuite la rue de la Fontaine aux Bœufs ;

→ Descendez le sentier, contournez la zone marécageuse, et remontez vers le chemin du Charly des Prés ;

Vers Ronquières

↑ Continuez le sentier jusqu'à l'orée du bois de la Houssière ;

← Longez la lisière sur quelques mètres ;

Chapelle Sainte-Lutgaerde à Fauquez



→ La première rue à droite descend vers la vallée à travers des prairies. Laissez à votre droite une ancienne

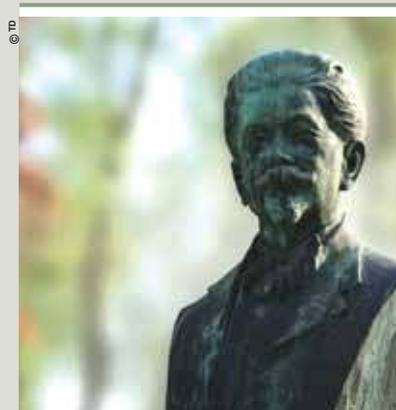
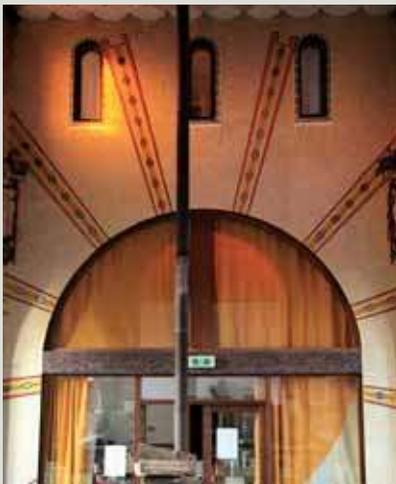
Vers Fauquez

← Descendez le chemin du Charly des Prés vers le village de Fauquez ;

↑ Le long de la rue Arthur Brancart s'alignent les maisons des ouvriers des anciennes verreries ;

↑ Dans le premier virage, à droite, se dresse la **chapelle de verre Sainte-Lutgaerde** (1928). Cas unique dans les annales de l'histoire religieuse, cet édifice à la ligne très classique, attribué à Antoine Courtens, a connu un usage mixte pendant trente ans. A la fois lieu de culte (1930-1977) et salle d'exposition, elle permettait aux clients de la verrerie voisine de découvrir ses produits et les différents usages offerts par la marbrite.

Intérieur de la chapelle Sainte-Lutgaerde



ARTHUR BRANCART (1870-1934), L'INVENTEUR DE LA MARBRITE

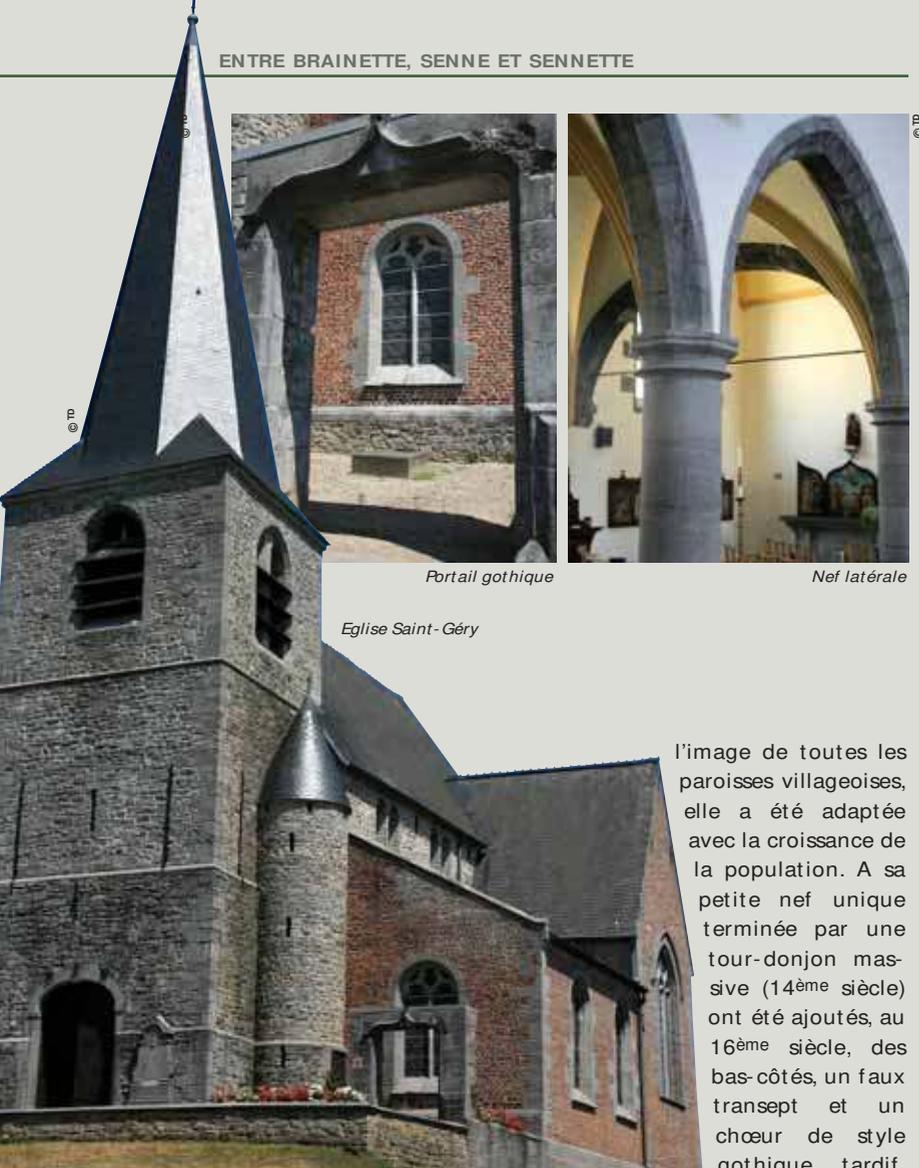
A peine aux commandes de la verrerie de Fauquez, spécialisée dans le verre creux, qu'il avait rachetée pour une bouchée de pain en 1899, Henri Michotte a l'intelligence de faire appel à Arthur Brancart, nanti d'une solide réputation technique et de gestion. Après avoir tâté sans conviction à la mécanique, cet ouvrier d'origine modeste avait été engagé comme apprenti dans une verrerie de Boussu. Soucieux de sa formation, il suivait assidûment des cours du soir en décoration, dessin, gravure et peinture

sur verre. Ses nouvelles compétences l'amènent comme chef d'atelier, puis gérant des Gobeletteries et cristalleries de l'Escaut à Anvers. Il est ensuite envoyé par la Société générale de Belgique remettre de l'ordre dans une de ses filiales en Pologne, les Bouteilleries et verreries Modéra.

A Fauquez en plein marasme, il consacre son énergie et sa curiosité insatiable à développer de nouveaux produits. Il prend rapidement l'ascendant dans l'entreprise, d'autant que la gestion laisse à désirer, et finit par la racheter. Première consécration de ses efforts, ses verres opalescents et colorés connaissent un véritable succès à l'exposition de Gand en 1913. Un peu après la Grande Guerre, il lance l'usine dans la fabrication de la marbrite, un aggloméré d'éclats de verre censé imiter le marbre. Le succès du produit, lancé par la mode art déco, est fulgurant dès le lendemain de l'exposition des arts décoratifs de Paris (1925). Pour mieux séduire la clientèle, Brancart a l'idée, lumineuse s'il en est, de faire construire, à deux pas de l'usine, une chapelle parée de marbrite du sol au plafond, comme l'étaient déjà la salle des fêtes et les maisons directoriales de l'entreprise. L'obligation de séparer filles et garçons à l'école nécessitait l'appropriation de l'ancienne chapelle en salles de classe. L'étroitesse de la parcelle offerte pieusement par un couple d'agriculteurs locaux a contraint l'architecte, Antoine Courtens (1899-1969), à disposer le nouvel édifice dans un axe nord/sud inhabituel. La verrerie a également fourni les verres de couleur qui ont permis à Florent-Prospér Colpaert (1886-1940) d'assembler les 19 vitraux dessinés par Anto Carte (1886-1954).

Après avoir fait la fortune de l'entreprise, la marbrite est supplantée par les nouveaux matériaux dans la folie constructive des années 1960 et vite oubliée. Réduite à sa production originale, le verre creux, la verrerie de Fauquez, mal gérée par les descendants d'Arthur Brancart, n'est plus alors qu'une proie pour le chat dans un mouvement général de concentration industrielle qui consiste souvent à racheter les concurrents pour mieux les étouffer. Les Bouteilleries belges réunies (1972), puis Verlipack (1974), qui, comble du déshonneur, convertit l'usine au plastique, ne feront que retarder l'échéance inéluctable.

Dynamique et innovant, Arthur Brancart, qui se souvenait de ses origines modestes, a aussi été un patron soucieux du bien-être de ses ouvriers, passés de 200 à 800 au début des années 1930. Ecole et logement gratuits, produits de base et charbon disponibles à petits prix, caisse de secours et de prévoyance, on ne comptait plus ses initiatives pour assurer le quotidien de son personnel. Et cela sans coercition morale excessive. N'a-t-il pas fait graver au fronton de la salle des fêtes, où se donnaient des spectacles en tous genres, la devise *Bien travailler, bien s'amuser* ? Gravée en lettres de marbrite ivoire, bien entendu...



Portail gothique

Nef latérale

Eglise Saint-Géry

l'image de toutes les paroisses villageoises, elle a été adaptée avec la croissance de la population. A sa petite nef unique terminée par une tour-donjon massive (14^{ème} siècle) ont été ajoutés, au 16^{ème} siècle, des bas-côtés, un faux transept et un chœur de style gothique tardif.

Sacristie et prolongation des collatéraux autour du clocher complètent la composition deux siècles plus tard. Le reste révèle le goût du pittoresque gothique d'Alphonse Dufour, cet architecte tournaisien chargé, en 1924, de réparer les dégâts causés par un grave incendie. C'est ainsi qu'il n'a pas hésité à profiter de la reconstruction du clocher pour garnir ses flancs d'une tourelle et d'un

A Ronquières

→ La rue Pied d'Eau longe le flanc ouest du village;

← Par la rue Saliez, vous rejoignez la délicieuse petite **église Saint-Géry** 3, mélange de moellons, de pierre taillée et de brique comme on en rencontre partout dans la région. A



Moulin de Cambron

baptistère et pour vouûter la nef dont le berceau en lambris de bois avait été fatal à la résistance au feu ;

→ Par l'escalier derrière le chevet de l'église, vous débouchez sur la rue Jules Dekeyn dont l'extrémité, en cul-de-sac, est occupée par l'ancienne gare desservie par la ligne 106 qui reliait Ecaussinnes à Lembeek ;

↑ Elle conduit à la place de Ronquières dont le côté gauche est occupé par le **moulin de Cambron** 4. Ce vénérable moulin à farine, établi à l'origine à la confluence de la Sennette et de la Samme – qui se déverse aujourd'hui dans le canal de Charleroi à Bruxelles (p. XXX) – a été entièrement reconstruit en 1530 à l'initiative du seigneur d'Enghien et est, à ce titre, la plus ancienne bâtisse de ce type en Hainaut. Le seigneur l'avait racheté un siècle plus tôt afin de disposer d'un pied-à-terre qu'il utilisait lors de ses visites dans son fief. Son nom évoque son ancien propriétaire, l'abbaye cistercienne de Cambron qui l'avait acquis, avec les terres de la seigneurie de *Roncherries* qui s'étendent jusqu'à Ecaussinnes et Feluy, à l'abbaye Saint-Ghislain en

1182. Remarquez l'étroite et haute lucarne passante dans le versant de la toiture, signe distinctif du moulin à grains. Actionné par une poulie, le monte-charge permettait de hisser les sacs au sommet du broyeur. Le long de la façade latérale, quelques vestiges de la roue à aubes et de la vantellerie sont encore visibles;



Moulin de Cambron, rue de Chenu



Plan incliné de Ronquières depuis la rue d'Henripont

← Contournez le moulin par la rue de Chenu ;

→ Longeant la Sennette, le sentier emprunte l'assiette de l'**ancienne ligne de chemin de fer 106**, mise en service par étapes jusqu'en 1884 entre Ecaussinnes et Lembeek, via Clabecq. Le trafic des voyageurs a été supprimé juste un siècle plus tard et la section jusqu'à Oisquerq déferrée dans la foulée. Ne subsiste aujourd'hui que la section entre Clabecq et Lembeek au profit des seuls trains de marchandises ;

→ A hauteur de l'ancienne gare, la rue de Combreuil – et la petite rue en creux de Gaudies qui prend la colline de front – file tout droit vers **Henripont**, célèbre au 19^{ème} siècle pour la

culture de cerisiers. Retournez-vous pour admirer le profil de la tour du plan incliné de Ronquières (p. XXX) et le zoning industriel de Feluy. Au carrefour de la rue d'Henripont, à droite, une allée ombragée conduit à un petit promontoire où trône la très belle **chapelle Notre-Dame des Grâces** (1701) **5**. Bénéficiaire du mécénat de Charles de la Hamaide, seigneur du lieu, elle perpétue un lieu de pèlerinage qui remonterait au Moyen Age. Elle séduit surtout par sa gracieuse forme octogonale et son toit d'ardoise, coiffé d'un clocheton (1852) ;

← A l'entrée de la rue de la Chapelle ;

→ Le sentier de la Vieille Cure, dissimulé entre une cabine électrique et deux garages, traverse un îlot bâti ;

← Un peu avant l'avenue Marouset, le sentier du Vivier des loges descend vers la vallée de la Braine. A droite du chemin, un petit sentier vous permet d'accéder sans danger à une ancienne sablière **6** ;

↑ Laissez le sentier des Aulnes sur votre gauche et sortez du bois par un étroit sentier entre les clôtures des prairies ;

← Le chemin du tramway vicinal vous ramène aux étangs Martel.

Chapelle Notre-Dame des Grâces

→ La rue des Héros rejoint l'avenue Marouset, principale route de liaison avec Braine-le-Comte à travers le bois de la Houssière ;

← Au premier carrefour, le chemin aux Loups longe la lisière du massif forestier ;

→ Pénétrez à l'intérieur du bois par le sentier de la Fontaine Saint-Nicolas ;

→ Le chemin à Routons est situé sur la crête du bois, entre d'anciennes sablières ;

